

pérée; s'il en fait une fédération d'Evêques, égaux en pouvoir et unis par le seul lien de charité; s'il lui attribue une unité sans reconnaître aucun centre d'unité, qu'il le dise franchement, et qu'il cesse alors de se donner tant de peine pour concilier deux systèmes bien plus différents, bien plus irréductibles que le cercle et le carré. Ici encore, c'est au bon sens du docteur Pusey que nous en appelons: qu'il se pose nettement la question à lui-même: peut-on demander sérieusement à l'Eglise Romaine de sacrifier, en vue de s'unir à l'Eglise anglicane, sa prérogative de centre de l'unité et la suprématie de droit divin de son Pontife? Nous le défions de répondre affirmativement à cette question.

Ainsi de deux choses l'une: ou son plan de conciliation est complètement superflu, ou il est absolument impraticable: il est superflu, si l'autorité de l'Eglise Romaine est reconnue; il est impraticable, si elle est niée. Il faut donc, avant tout, prendre son parti sur cette grande question. En omettant de se prononcer à ce sujet, le docteur Pusey s'est condamné à perdre son temps et sa peine. Et plût à Dieu qu'il n'eût pas encouru un inconvénient bien plus grave encore! Mais comment ne voit-il pas que si, depuis tant de siècles, l'Eglise n'est pas dans l'erreur en attribuant au successeur de saint Pierre un pouvoir de droit divin, celui qui combat contre ce pouvoir s'attaque à l'autorité même de Jésus-Christ? Ce qui pour nous est une certitude, ne peut manquer d'être pour lui au moins une sérieuse probabilité; et cette probabilité ne devrait-elle pas suffire pour troubler l'âme si religieuse du docteur Pusey.

V

L'idée générale de l'*Birénicon* renferme donc, non pas une contradiction; mais deux contradictions également palpables; il est en contradiction avec la base même des deux églises qu'il prétend réunir; il ne tient aucun compte de ce qui est le plus essentiel à l'une et à l'autre; il demande à l'une le sacrifice de ce qui la constitue en fait, et à l'autre le sacrifice de ce qui la constitue en droit.

Il serait bien difficile qu'un plan aussi contradictoire dans sa conception fût dans son exécution bien conforme aux lois de la logique: aussi ce livre s'ouvre-t-il par un long parallogisme de quatre-vingt-seize pages.

Le but de cette première partie, nous l'avons dit, est de venger l'orthodoxie de l'Eglise anglicane, vigoureusement attaquée par Mgr Manning. Le docteur Pusey pourrait atteindre ce but en montrant d'abord que l'Eglise a conservé un nombre beaucoup plus grand de dogmes catholiques que le Prélat ne semblait supposer, et en prouvant ensuite que ses formulaires ne contiennent, au moins d'une manière explicite, la négation d'aucune vérité de foi.

Il y aurait beaucoup à dire sur chacune de ces deux assertions et sur les procédés employés par l'auteur pour purger les trente-neuf articles du venin de l'hérésie (1). Mais soyons généreux et restons fidèles à notre plan de

(1) Un exemple donnera une idée au lecteur de la manière dont argumente le docteur Pusey. Il veut prouver que le dogme catholique de la transsubstantiation ou le vingt-huitième article de l'Eglise anglicane, ainsi conçu: "La transsubstantiation de la substance ou le changement du pain et du vin dans la Cène du Seigneur, ne peut pas être prouvée par la sainte Ecriture; mais elle répugne aux paroles claires

négliger les détails pour nous en tenir aux idées d'ensemble; admettons pour le moment qu'il ait réussi à démontrer ces deux assertions: aura-t-il prouvé ce qu'il s'était proposé de prouver? Pas le moins du monde. Il s'agissait de nous montrer que l'Eglise anglicane est orthodoxe, et qu'elle n'est point séparée de l'unité de l'Eglise du Christ; et, au lieu de cela, on nous prouve que les trente-neuf articles qui constituent son symbole sont susceptibles d'une interprétation orthodoxe plus ou moins forcée, et que ceux qui leur ont appliqué cette interprétation n'ont pas toujours été désavoués et condamnés par les autorités de cette Eglise (2). Ce sont là deux propositions très-différentes, et qu'aucun lien logique n'unit entre elles. Si on voulait leur donner une forme logique, il faudrait dire: l'Eglise anglicane a quelquefois toléré une certaine orthodoxie, et ses formulaires ne repoussent pas absolument une interprétation conforme à la vérité catholique; donc, l'Eglise anglicane est orthodoxe, et elle appartient à l'unité de l'Eglise catholique.

Il est vraiment incroyable qu'un homme aussi éclairé que le docteur Pusey ait pu ne pas apercevoir la faiblesse de cette argumentation. Ignore-t-il donc que l'orthodoxie de l'Eglise ne saurait consister seulement dans la tolérance de la vérité? Son premier devoir est d'enseigner la vérité, de l'imposer sous peine de damnation (3), et par conséquent de proscrire énergiquement l'er-

des saints Livres, renverse la nature du sacrement et a donné lieu à un grand nombre de superstitions." Pour concilier avec cet article la foi en la transsubstantiation, le Dr. Pusey affirme que ce mot et le mot *substance*, dont il est dérivé, n'avaient plus, du temps du Concile de Trente, le sens qu'ils avaient eu pour les scholastiques; que ceux-ci refusaient aux espèces sacramentelles le pouvoir de nourrir, tandis que le Catéchisme du Concile de Trente leur accorde ce pouvoir. D'où il conclut que ce Catéchisme admet sous le nom d'accidents ce que l'Eglise anglicane admet sous le nom de substance, et que, par conséquent, on est d'accord sur les choses, tandis qu'on dispute sur les mots. Pour juger de la valeur de ce raisonnement et de l'exactitude des affirmations du Dr Pusey, il faut remarquer que les scholastiques, avec saint Thomas leur prince, accordent expressément aux espèces eucharistiques le pouvoir de nourrir (Voy. *Somme théol.* de saint Thomas, troisième partie, question LXXVII, art. 6). Nous concluons que le prétendu changement dans le sens des mots *substance* et *transsubstantiation*, employés par les scholastiques et par le Concile de Trente, est purement imaginaire. Les journaux catholiques anglais ont relevé une foule de méprises au moins aussi étranges que celle-là, dans les citations et les arguments du Dr Pusey. Nous le répétons, rien n'est plus éloigné de notre esprit que la pensée d'inculper sa bonne foi; mais il nous est bien permis de lui faire une promesse qui ne peut que lui être agréable. Nous lui donnons l'assurance que rien ne s'opposera plus à la réunion des anglicans avec l'Eglise Romaine, du moment que, pour se conformer de la vérité de nos croyances et de la sainteté de nos pratiques, ils feront la moitié des efforts que le Dr Pusey fait dans son livre pour justifier l'Eglise anglicane.

(2) On sait que le fameux traité 90, composé par M. Newman en 1842, pour démontrer la thèse que Pusey tient ici, fut condamné par le plus grand nombre des évêques anglicans. Pusey, qui ne peut nier ce fait, se rejette sur ce que plusieurs défenses de ce traité n'ont pas été condamnées, et il en conclut que probablement les évêques ne prétendaient pas condamner la doctrine qui y est renfermée, mais la manière dont cette doctrine est soutenue. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien ce raisonnement est peu concluant. M. Newman lui-même ne s'y trompa pas, et ce désaveu officiel d'une Eglise qu'il avait mis tant de dévouement à défendre malgré elle, ne fut pas une des causes les moins efficaces de son retour à l'unité.

(3) Saint-Mat., XXVIII, 19; Saint Marc, XVI, 16.